

Avant-propos

Svetlana Jacquesson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/683>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Bocard

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004
Pagination : 9-14
ISBN : 2-7449-0429-5
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Svetlana Jacquesson, « Avant-propos », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 11/12 | 2004, mis en ligne le 23 juin 2009, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/683>

Avant-propos

Svetlana Jacquesson

Ce dossier sur les montagnards d'Asie centrale a une ambition double : présenter à la fois une zone géographique et une problématique. La zone géographique en question recouvre la partie occidentale du bloc montagneux situé au cœur de l'Asie où se rencontrent les mondes iranien et indien d'une part et les domaines turk et chinois de l'autre. Autrement dit, les chaînes montagneuses du Tian Chan, des Pamirs et de l'Hindou Kouch. Les contributions réunies dans ce dossier cherchent à redonner à cette zone une unité linguistique, historique et culturelle qui a été rarement saisie jusqu'ici à cause de la confrontation historique entre colonisation russe au nord et anglaise au sud.

Quant à la problématique, elle se décline en deux volets différents qui s'éclairent et se complètent mutuellement. Dans un premier temps, certaines représentations des montagnes sont questionnées à partir des données humaines de la zone étudiée : les montagnes comme zones de refuge ou de repli et donc comme sanctuaires d'archaïsme ou d'authenticité ; ou encore les montagnes comme zones isolées ou éloignées, à l'écart des mouvements des terres basses et donc souvent retardataires. Si, depuis un certain temps, géographes, sociologues et anthropologues s'accordent sur la relativité de ces représentations des montagnes, peu nombreux sont les scénarios avancés pour expliquer une caractéristique indéniable du peuplement humain de la montagne : sa diversité. Trois contributions qui conjuguent les approches linguistique et historique aident à nuancer le rôle des montagnes dans l'histoire des populations de l'Asie centrale.

Les études sur les situations socio-économique et religieuse des populations montagnardes de nos jours illustrent, dans un deuxième temps, un monde en mutation dans les hauts massifs d'Asie centrale. Elles examinent comment la gestion des ressources de la montagne s'affranchit du système soviétique ; la confrontation entre l'utilisation traditionnelle des ressources et les pressions économiques internes ou externes ; la quête d'équilibre entre préservation et développement ; les comportements économiques et sociaux, passés ou présents, des communautés montagnardes.

Une première façon d'aborder la géographie humaine des massifs montagneux est d'en considérer la géographie linguistique, qui propose ses grands ensembles et ses clivages. La contribution de François Jacquesson est consacrée aux langues indo-iraniennes de cette région. L'auteur choisit de nous les présenter en suivant le fil de l'expression du passé accompli. Au terme de ce parcours, il ressort « qu'il est vain de concevoir les montagnes comme des zones abritées, voire secrètes, où se seraient conservés des trésors d'archaïsme ». Leur caractéristique principale n'est donc pas le milieu conservateur mais les conditions propices qu'elles offrent à la diversification, aussi bien linguistique que culturelle, des communautés qui y habitent. L'auteur avance, à partir des données linguistiques, une explication de cette caractéristique singulière du milieu montagnard : aux innovations qui, dans les basses terres, conduisent le plus souvent à une sorte de lent nivellement à grande échelle correspondent, en altitude, des innovations aussi dynamiques mais qui, étant sanctionnées le plus souvent localement ou à petite échelle, aboutissent à la diversité bien connue des zones montagneuses. Les montagnes ne sont pas archaïsantes et encore moins retardataires, elles témoignent seulement des voies possibles de la dynamique des populations et, pour reprendre la conclusion de François Jacquesson, elles « nous montrent que l'avenir n'est pas uniforme et linéaire, mais multiple et divergent ».

Le culte d'Alexandre le Grand, thème de l'article de Sergej Abašin, nous rappelle que les hautes terres de l'Asie centrale ont fait leurs quelques unes des figures les plus marquantes de l'Antiquité classique. Pendant des siècles, l'ascendance à Alexandre le Grand a permis aux potentats des principautés montagnardes de se démarquer des lignées gengiskhanides et prophétiques qui détenaient le pouvoir politique dans les bas pays et de se protéger ainsi de leurs ambitions conquérantes. C'est toujours en s'appuyant sur cette ascendance prestigieuse qu'à la fin du XIX^e siècle le gouverneur de Matcha, dans la haute vallée du Zeravchan, essaya de tenir à distance les Russes qui venaient de s'emparer de Samarcande. En plus de ce moyen original de légitimation du pouvoir, la topographie mythique des anciennes principautés montagnardes semble être fortement marquée par les mouvements supposés de l'armée d'Alexandre entre l'Hindou Kouch et le Iaxarte (Syr Darya) : depuis l'ancienne capitale du Darvâz, Qal"a-i Xum, en passant par les vallées du Yazghulâm et du Yaghnob et jusqu'à la ville de Marghilan, au sud de la vallée du Ferghana, des jardins de paradis, des rivières à l'eau bénite, des lacs et des tombes suggèrent une interprétation du paysage montagnard fortement tributaire du culte d'Alexandre. Jusqu'à transformer le grand conquérant en *pîr-i sar-i âb* « le vieillard protégeant les sources des rivières », comme c'est le cas dans la vallée du Yazghulâm, ou à lui attribuer l'origine des arbres fruitiers dans le Haut Zeravchan ou des cultures de blé dans la vallée du Yaghnob.

Le thème du désenclavement de la montagne se retrouve dans l'article d'Alexandre Papas consacré à la propagation de la Naqshbandiyya Mujaddidiyya de l'Inde vers l'Asie centrale à partir du XVII^e siècle. Le Badakhshân s'y révèle non pas comme une périphérie du monde musulman mais, au contraire, comme un carrefour des routes soufies, un berceau dont les natifs atteignent les grands centres religieux de l'Inde ou de la Transoxiane pour y suivre les enseignements des shaykhs prestigieux mais reviennent ensuite sur leurs terres natales pour y propa-

ger de nouvelles spiritualités. Plus encore, il ne s'agit pas seulement d'une simple importation des initiations reçues ailleurs mais de leur incorporation fructueuse aux traditions locales. Alexandre Papas nous amène donc à une réflexion sur le processus de la diffusion. Il n'est pas question, comme le prouve le parcours des biographies spirituelles des savants et soufis, d'un mouvement idéologique ou religieux unilatéral ou unidirectionnel, mais « d'un cours micro-historique, c'est-à-dire dépendant des trajectoires diverses, tour à tour externes et internes, des agents de la diffusion – stratégies personnelles, en l'occurrence, des marchands, des savants, des missionnaires, des maîtres spirituels et des saints de l'islam ». Voici donc un autre élément – une diffusion qui à la lumière des données étudiées n'est « ni régulière, ni cohérente, ni prévisible » – qui nous permet d'expliquer parfois la place singulière des montagnes et de leurs populations dans l'histoire.

Le dossier se poursuit par l'examen de la situation socio-économique actuelle des montagnards, et par l'analyse de la juxtaposition des pratiques et traditions autochtones et des interventions extérieures. Ces études se divisent en deux groupes : dans le premier cas (Pamir occidental et vallée du Yaghno) il s'agit du devenir des populations qui, quoiqu'intégrées dans des états sont, ou ont été jusqu'à récemment, entièrement montagnardes. Dans le deuxième cas (Ouzbeks, Kirghiz et Kazakhs de la Mongolie), l'attention est portée plutôt sur l'exploitation, dans le passé et de nos jours, de la montagne et de ses ressources par les économies agropastorales.

L'esquisse de la démographie et de la situation économique et religieuse au Pamir occidental (V. Buškov et T. Kalandarov), ainsi que la description des pratiques et des questionnements d'une enseignante de la même région (S. Niyozov), remettent en évidence la marginalisation actuelle de certaines communautés montagnardes. On peut se demander cependant si les actions humanitaires sont en mesure d'apporter une réponse appropriée aux difficultés, autant économiques qu'identitaires, éprouvées par les montagnards dans l'espace post-soviétique et faire écho à la question que se pose cette enseignante dans le Badakhshân tadjik : « Je me nourris de l'aide humanitaire, je porte ses vêtements et je me sens inquiète. Pourquoi tout cela est gratuit ? N'y a-t-il pas de conditions ? Comment allons-nous rembourser ? Qu'advient-il de notre pays ? Où est le piège pour que nous ne fassions rien et pour que tout cela nous soit apporté gratuitement ? Je n'en tire pas plaisir. Je plains les gens qui m'entourent et qui en profitent sans honte ». Entre la reviviscence de l'ismaélisme au Pamir occidental qui, osons le dire, se rapproche dangereusement de l'endoctrinement sinon d'un prosélytisme de type nouveau où l'économique sous-tend le spirituel, et les projets de création d'une « réserve ethnique et culturelle » dans la vallée du Yaghno (A. Gunâ), il devient évident que les communautés montagnardes sont plus que jamais menacées par les schémas que tente de leur imposer la société globale.

Le thème unificateur des contributions consacrées aux économies agropastorales de l'Asie centrale est la redéfinition de la place de la montagne et de ses ressources à la fin de l'époque soviétique. Car, faut-il le souligner, l'espace montagnard a été lourdement malmené dans le cadre des jeux géopolitiques

passés ou présents. L'une des premières interventions sensibles a été, sans doute, la démarcation des frontières : depuis « le rideau de fer » qui séparait l'espace soviétique de l'Afghanistan et de la Chine jusqu'aux frontières toutes récentes entre les républiques indépendantes d'Asie centrale, l'unité naturelle et humaine du milieu montagnard a été profondément bouleversée. Plusieurs chaînes montagneuses, aperçues de l'extérieur comme des frontières naturelles, ont été ainsi transformées tout d'abord en « barrières » géopolitiques pour devenir ensuite des confins qui sont restés en marge des préoccupations économiques des centres de décisions. Les stigmates coloniaux sont désormais immuables car les nouveaux états indépendants assurent leur relative stabilité intérieure en fermant leurs frontières et en perpétuant la politique de marginalisation des massifs frontaliers réputés incontrôlables.

Le dépècement de l'espace montagnard par des frontières politiques est le premier pas vers sa paralysie sociale et économique. En fait, ce sont essentiellement les activités pastorales qui valorisent les montagnes arides de l'Asie centrale. L'agriculture y est limitée d'une part à cause du climat sec et d'autre part à cause de l'altitude. Les activités pastorales reposent traditionnellement sur des parcours saisonniers qui optimisent l'usage de plusieurs niches écologiques étagées verticalement et, depuis longtemps, elles s'épanouissent dans une complémentarité obligatoire avec les foyers d'agriculture situés dans les bas pays. Les tracés successifs des frontières à l'intérieur de l'espace montagnard ont donc tout d'abord perturbé les parcours traditionnels des troupeaux puis privé l'économie montagnarde de ses débouchés dans les plaines.

Ce stade de perturbations a été suivi par un stade de réorganisation économique qui a encore davantage affaibli le milieu montagnard de l'Asie centrale. Les interventions soviétiques sont d'autant plus discutables que, d'une façon générale, ce milieu n'inspirait pas les planificateurs qui étaient conscients du coût élevé de son aménagement mais qui, en même temps, n'étaient pas prêts à le laisser sans encadrement, sous l'emprise des économies traditionnelles qualifiées de retardataires. La réorganisation soviétique prendra deux formes aussi désastreuses l'une que l'autre. Dans certains cas, comme en Ouzbékistan mais aussi dans certaines régions du Tadjikistan, on renonça au développement des régions montagnardes pour les transformer en sources de main d'oeuvre destinée à l'agriculture cotonnière industrielle. Dans d'autres cas, au Kirghizstan par exemple, les montagnes et leurs ressources seront sacrifiées aux ambitions de l'élevage extensif à grande échelle. Depuis les massifs dépeuplés de l'Ouzbékistan jusqu'aux massifs surpâturés du Kirghizstan la richesse humaine et naturelle du milieu montagnard a été bouleversée, parfois très profondément. Plus encore, le déracinement dans un cas, la spécialisation et le culte de la productivité dans l'autre ont mis à l'épreuve les identités des communautés locales qui ont été forcées d'abandonner une grande partie des savoir-faire traditionnels en matière d'élevage et de gestion du territoire. Le contraste est assez fort avec l'ouest de la Mongolie, et la Mongolie en général, où la soviétisation paraît avoir été moins rigide.

Les développements que nous observons depuis le démembrement du système soviétique sont d'autant plus instructifs. Le premier fait significatif est

la revitalisation de la montagne comprise à la fois comme un repeuplement et comme une régénération de ses ressources : en Ouzbékistan grâce à la reconstitution des communautés montagnardes ; au Kirghizstan grâce à la diminution du cheptel et l'arrêt du surpâturage. Partout en Asie centrale l'espace montagnard est revalorisé par les alternatives qu'il offre aux maux des bas pays : chômage, paupérisation et surpopulation. Cette remise en valeur est cependant le résultat des initiatives personnelles ou familiales, par endroits locales, et pour le moment au moins les rôles des états respectifs sont plutôt discrets.

L'une des questions les plus intéressantes est de savoir si la réappropriation de l'espace montagnard se traduit par un « retour » aux pratiques pastorales d'autrefois. La réapparition d'une économie agropastorale dans les montagnes d'Ouzbékistan (A. Cariou), le rétablissement de l'élevage pastoral au Kirghizstan (Sv. Jacquesson) se font aujourd'hui à l'échelle familiale. Ceci est d'autant plus vrai pour l'ouest de la Mongolie (P. Finke) où les schèmes traditionnels ont été moins bouleversés pendant la période soviétique. À première vue, ce sont des modèles anciens, repris dans un contexte économique sinistré. Il nous paraît cependant exagéré de dire que « l'ère collectiviste ne fut qu'un accident de parcours dans la vie des montagnards ». La collectivisation et la décollectivisation, pour ne prendre que les événements qui marquent le début et la fin de cette époque, ne peuvent être considérées comme l'avvers et le revers d'une monnaie : ceci reviendrait à dénier sans raisons aux usagers de la montagne leur dynamisme social et économique. Comme le souligne Peter Finke, les déplacements des hommes et des troupeaux s'organisent en fonction d'un faisceau de facteurs écologiques, économiques et sociaux. De plus, ils s'inscrivent dans des cadres politiques et sociaux qui ne sont plus les mêmes. Il serait donc réducteur de ne voir dans les mouvements présents qu'une reproduction de modèles anciens car c'est justement par l'analyse de leurs « contraintes et motivations » actuelles que nous pouvons saisir les nouveaux contextes écologiques, économiques et sociaux dans lesquels ils se déroulent.

Il reste cependant qu'aussi bien en Ouzbékistan qu'au Kirghizstan et en Mongolie on constate un repli sur des modes de production autarciques qui, à nos yeux au moins, ont une touche anachronique. Le passé récent suggère cependant que les choix économiques respectueux de l'environnement, naturel ou social, sont limités en montagne. Au delà donc de la renaissance des modèles traditionnels, la question du devenir des communautés montagnardes et du nomadisme pastoral reste ouverte. L'un des mérites de ce dossier est d'apporter de la matière ethnologique sur les développements tout récents et de suggérer, en reprenant les conclusions d'Alain Cariou, que la reconnaissance et le soutien des initiatives locales sont les actions les plus appropriées à présent.

Par tradition, chaque numéro des *Cahiers* comporte des articles hors thèmes qui reflètent les recherches les plus récentes sur l'Asie centrale. La contribution de K. Gatelier est centrée sur une minorité de la région, peu connue et peu étudiée jusqu'à maintenant : les Gitans ou, pour reprendre leur endonyme, les Mugat. Leur histoire nous est présentée à la fois à la lumière des clichés qui leur sont appliqués par les sociétés centrasiatiques, et des renseignements, plus impar-

tiaux, des rares sources écrites. « La petite histoire des dictionnaires kazakh-russes », réalisée par Xavier Hallez, est une introduction fort bien documentée aux débats sur les alphabets, mais surtout sur les identités linguistiques régionales, qui occupent une place importante dans l'histoire récente de l'Asie centrale et qui réapparaissent de nos jours à l'heure de l'exacerbation des nationalismes. L'essai sur l'histoire du réseau hydrographique d'Asie centrale, proposée par R. Letolle et M. Mainguet, apporte une mise au point très utile pour une région devenue tristement célèbre pour ses catastrophes écologiques : en fait, la géologie profonde est un facteur essentiel de la modification du réseau hydrographique et la méconnaissance de ce facteur mène souvent, au moins en ce qui concerne l'histoire, à exagérer le rôle des fluctuations climatiques ou des agressions humaines dans l'évolution des civilisations. On trouvera enfin quelques comptes-rendus de publications récentes sur l'Asie centrale – rubrique nouvelle de ces *Cahiers* dont on espère qu'elle sera poursuivie à l'avenir.

Quoiqu'il soit sous notre responsabilité, ce numéro des *Cahiers d'Asie centrale* doit sa cohérence aux efforts de plusieurs personnes. Aliyé Akimova et Kirill Kuzmin pour les traductions des articles de nos collègues russes, Ouloughbek Mansourov pour ses interventions précises et précieuses et Danielle Rouvier pour les relectures des textes traduits du russe. Qu'elles en soient ici remerciées.

Svetlana Jacquesson
IFEAC-Tachkent/Paris